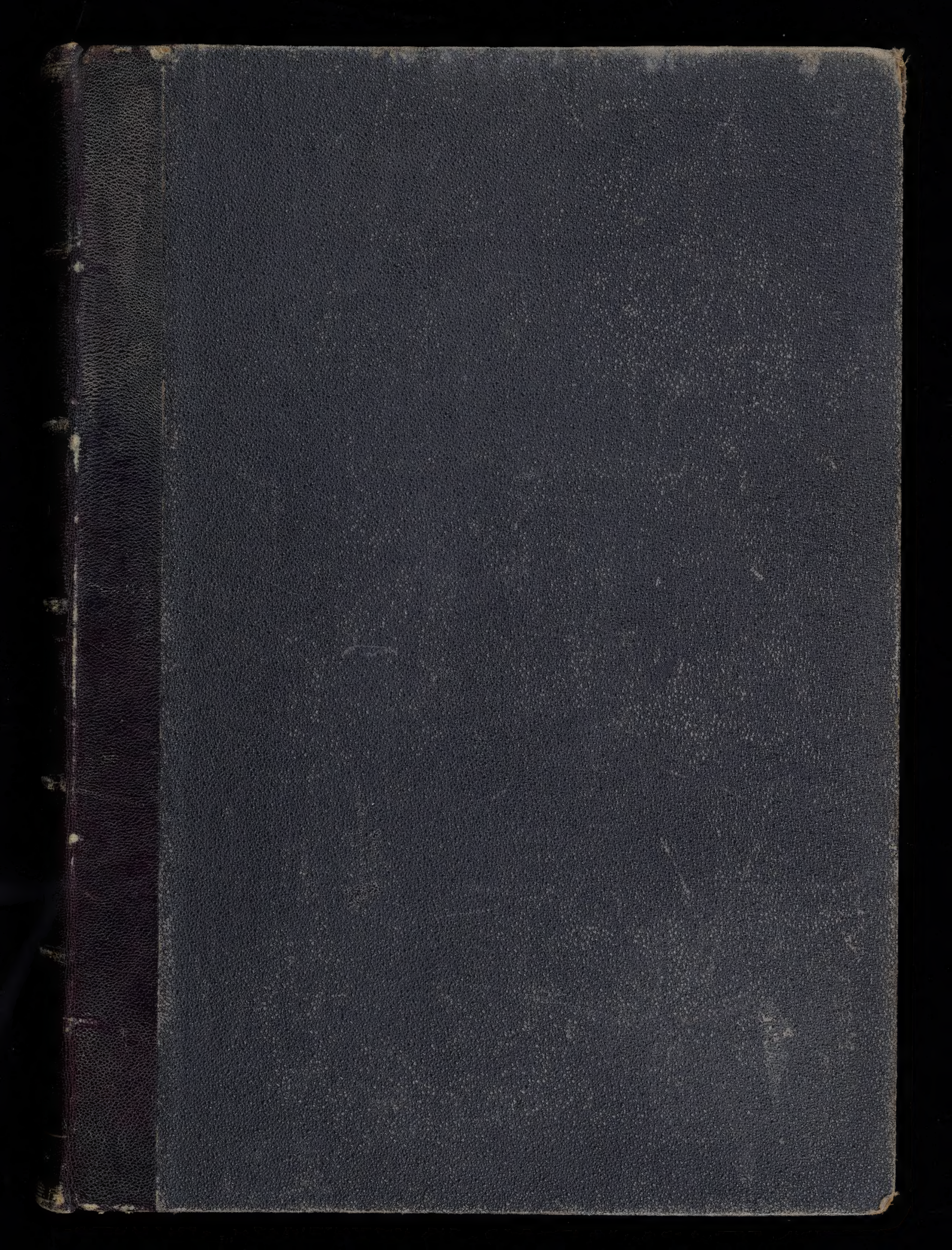
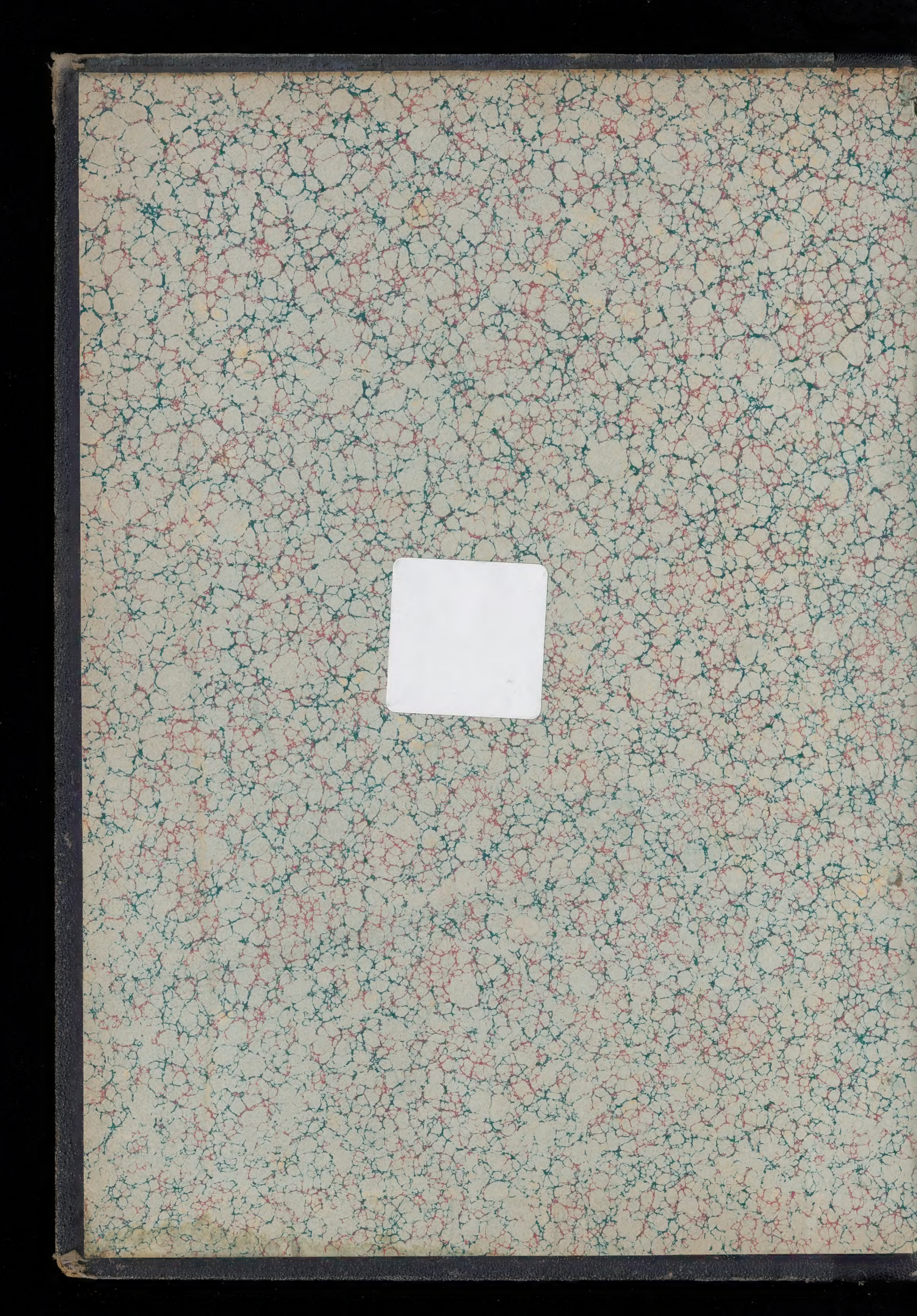




NUMÉRO SPÉCIAL DÉDIÉ AUX ENFANTS

JOURNAL DES MÈRES

REVUE ILLUSTRÉE DE LA FAMILLE

SOUS LA DIRECTION

DE Mme ANNA EYRE

Membre titulaire de l'Académie Romaine.



NOEL!

NOEL

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'homme Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle,
Et de son Père arrêter le courroux;
Le monde entier tressaille d'espérance,
A cette nuit qui lui donne un Sauveur:
Peuple, à genoux attends ta délivrance.
Noël! Noël! Voici le Rédempteur.

De notre foi que la lumière ardente
Nous conduise tous au berceau de l'enfant,
Comme autrefois une étoile brillante
Y conduisit les chefs de l'Orient.
Le Roi des rois naît dans une humble crèche;
Puissants du jour, fiers de votre grandeur,
A votre orgueil c'est là qu'un Dieu prêche:
Courbez vos fronts devant le Rédempteur.

Le Rédempteur a brisé toute entrave;
La terre est libre, et le ciel est ouvert:
Il voit un frère où n'était qu'un esclave;
L'amour unit ceux qu'enchaînait le fer.
Qui lui dira notre reconnaissance?
C'est pour nous tous qu'il vit, qu'il souffre et meurt!
Peuple, debout! chante ta délivrance!
Noël! Noël! Chantons le Rédempteur.



HERS enfants, il m'a paru bon que ce numéro qui vous est exclusivement consacré, débutât par les strophes composées à propos de la naissance de N.-S. Jésus-Christ, par Capeau de Roquemaure et immortalisées par Adolphe Adam.

Ce chant religieux, inspiré par la foi et rempli d'une magnifique grandeur, relisez-le souvent et gardez-en le souvenir dans vos cœurs aussi longtemps que vous le pourrez.

Il renferme la tradition naïve et consolante qui berce le monde chrétien depuis près de dix-neuf siècles et contre laquelle se révolte aujourd'hui l'orgueil de quelques insensés.

Pénétrez-vous de sa simplicité et de sa ferveur qui ont inspiré un musicien, dont le talent jusqu'alors avait à se faire pardonner bien des œuvres hâtives et vulgaires, mais qui dans cet hymne a laissé crier son cœur et a jeté vers le ciel une ardente et sublime prière.

Rattachez-vous donc à cette poétique et douce croyance, et n'en perdez le souvenir à aucun moment de la vie. Elle vous conduira sûrement à travers tous les écueils et vous mènera au but comme cette étoile brillante et fidèle qui conduisit les mages de l'Orient vers l'humble crèche du Sauveur.

Vous entrez dans un siècle où l'esprit de doute et de négation croit pouvoir se substituer victorieusement à celui que l'homme-Dieu a formulé dans ces trois mots féconds, puissants et immortels : la foi, l'espérance et la charité.

Ne vous laissez surprendre ni entraîner par aucune des défaillances que prétend imposer l'incrédulité moderne. Ne vous troublez pas du spectacle affligeant dont elle révolte à la fois nos yeux et nos consciences; ne tremblez pas en voyant l'image du Christ repoussée et chassée de vos écoles, comme un signe de superstition et d'idolâtrie, par de stupides et inconscients persécuteurs.

Rappelez-vous que, vivant, le Sauveur du monde, avec sa voix sublime et inspirée, sa douceur infinie et son regard céleste, a été outragé et martyrisé par ceux-là mêmes qui auraient dû tomber à ses pieds, éblouis par la grande lumière : mort, les scribes et les pharisiens de notre époque devaient tout au moins l'injurier de nouveau et assouvir leur misérable rage en essayant de jeter par terre sa croix, gigantesque et radieux emblème dressé sur le monde depuis près de dix-neuf cents ans, et à l'ombre duquel l'humanité chrétienne s'est couchée et endormie dans la poussière des siècles.

Laissez passer cette démence, ces blasphèmes et ces fureurs. C'est le fait de l'humanité d'osciller entre la vérité et l'erreur et de toucher tour à tour, comme la mer dans son immense flux et reflux, les deux rives opposées. Elle penche aujourd'hui vers l'erreur. Ne vous en troublez pas, le temps qui poursuit sa marche implacable la ramènera sûrement vers la vérité. Vous, enfants, voyageurs de l'avenir, qui verrez sans doute ses efforts et ses convulsions, restez fermes et impassibles, appuyés contre cette croix que jadis elle a élevée pour le supplice de son pauvre Sauveur et qu'elle veut abattre aujourd'hui pour effacer jusqu'à son souvenir. C'est auprès d'elle qu'est le repos, la vérité et le salut.

ANNA EYRE.

CAUSERIE D'UNE DOUAIRIÈRE

L'homme d'or. Une fortune de cinq cents millions. Ce que rapporte un Chinois mort. — Le mariage et l'enterrement de Jean Rouge-Gorge et les Dix petits nègres.—Mort de Mme Thiers. Un enterrement de 25,000 francs. — Petit courrier de modes des mères et des bébés, pour les visites du jour de l'an.

Je lis dans un journal qu'il vient d'arriver à Paris un millionnaire américain si riche, si riche, qu'on l'a surnommé *el Hombre de oro*, l'homme d'or. Sa fortune, à ce qu'il paraît, dépasse cinq cents millions. Quels jolis cadeaux de Noël et du jour de l'an on pourrait acheter avec cela à tous nos petits amis!...

De son vrai nom, il s'appelle don Pedro Salazar y Veraguas. Il y a trente ans, il débarquait d'Espagne en Californie sans un sou. Il se fit commissionnaire sur le port de San Francisco, et finit par économiser deux ou trois cents francs.

Vous ou moi, nous voyant un peu d'argent devant nous, nous aurions eu évidemment l'idée d'acheter des habits. Lui il acheta un cadran chinois.

Vous allez voir qu'il avait son plan, et qu'il était excellent.

Les Chinois, qui viennent en foule de leur pays à San-Francisco, ont tous la même idée fixe, être ensevelis dans leur patrie s'ils meurent à l'étranger. Antonio Salazar savait cela.

Il embauma son Chinois par les procédés européens les plus perfectionnés, et le mit en montre dans une boutique.

Dans le mois qui suivit, il eut plus de cinquante commandes d'embaumements du même genre. Ce fut ainsi que sa fortune commença.

Sitôt qu'il eut cinquante mille francs à lui, il acheta des machines et s'en fut aux placers. On sait le reste.

Nous avons annoncé dans mon dernier numéro, que nous donnerions aujourd'hui la *Légende de Jean Rouge-Gorge*.

Nous tenons parole, et vous pouvez voir que nous n'avons pas ménagé les illustrations.

La *Légende de Jean Rouge-Gorge* est anglaise. Nos voisins, qui la divisent en deux parties, l'appellent *le mariage de Cock-Robin avec Jenny Wren*, et *la mort et l'enterrement du pauvre Cock-Robin*.

Nous nous sommes bornés à traduire les vers anglais dans toute leur naïveté enfantine.

Ajoutons qu'il y a plus de cent ans qu'ils ont été faits, et que leur auteur est totalement inconnu.

⁂

C'est également une histoire anglaise que celle des *Dix petits nègres*, qu'on trouvera plus loin exactement traduite, et que nous avons aussi fait illustrer pour notre numéro à surprises.

Pour finir, un petit-courrier de modes, spécial aux visites du jour de l'an, et qui intéresse à la fois les mères et les enfants.

⁂

Toilette noire en velours frappé et satin. Panneaux alternés de velours frappé et de satin. Corsage de velours frappé.

Toilette en velours bleu-œil du roi et satin merveilleux. Le corsage de forme habit, à gilet décoré d'un gros bouquet de rose-thé. Chapeau à larges plumes noires, style Louis XIV.

Robe de satin gris argent. Chapeaux gris argent à bords roses.

Costume en velours frappé, violet évêque. Corsage, paletot en velours frappé, garni de martre zibeline.

⁂

Pour bébé de deux à quatre ans. Robe plissée à plis doubles en drap bleu clair, tenue en bas par une petite écharpe. Berthe en guipure blanche.

Pour petite fille de dix ans. Robe de velours noir, garni de guipures d'Irlande.

Et maintenant, comme mon radotage est bien moins intéressant que tous les jolis dessins et les amusantes histoires qui remplissent aujourd'hui notre numéro à surprises, je me dépêche de céder la place, en abrégeant autant que possible la causerie de

LA DOUAIRIÈRE.

LE MARIAGE DE JEAN ROUGE-GORGE ET DE LA FILLE DU ROITELET

C'était à l'heureuse époque
Où la fille du Roitelet, Jenny, était toute jeune,
Où elle dansait si gracieusement
Et chantait si mélodieusement.



Jean Rouge-Gorge perdit son cœur pour elle,
C'était un galant oiseau;
Il ôta son chapeau devant Jenny, et lui parla ainsi :

« Ma très chère Jenny,
Si vous voulez être ma femme,
Je vous ferai manger du pâté de cerises
Et boire du vin de mûres.



Jenny rougit derrière son éventail,
Et lui fit ainsi connaître sa résolution :

« Que ce soit demain, dit-elle,
Je vous remercie de votre offre.
Je mettrai ma robe toute neuve,
Car jamais je ne me trouverai assez belle. »



Jean Rouge-Gorge se leva de bonne heure,
A la pointe du jour,
Et courut au nid de Jenny
Pour lui donner une aubade.



Il rencontra le Coq et la Poule,
Et pria le Coq de faire savoir à tous
Que c'était le jour de son mariage
Avec la belle Jenny, la fille du Roitelet.

Le Coq, alors, fit retentir sa trompette
Pour apprendre aux voisins
Que c'était le jour du mariage de Jean Rouge-Gorge,
Et qu'ils eussent à y assister.



D'abord arriva la Corneille,
Avec ses lunettes et sa haute cravate,
Tenant dans ses mains un livre
Provenant de sa bibliothèque.



Ensuite venait l'Alouette,
Qui, en raison de sa jolie voix,
Devait assister la Corneille
Pour la célébration du mariage.

Elle chantait l'amour de Rouge-Gorge
Pour la jolie petite Jenny,
Et quand elle avait fini,
Elle recommençait sa chanson.

Le Chardonneret la suivait,
Précédant le fiancé;
Le Linot, le garçon d'honneur,
Marchait à côté de Jenny.

Puis venaient l'Hirondelle avec la Grive,
Le Corbeau et le Moineau,
Et tous les autres, habillés à neuf
Et répétant : « Comme ils sont heureux ! »

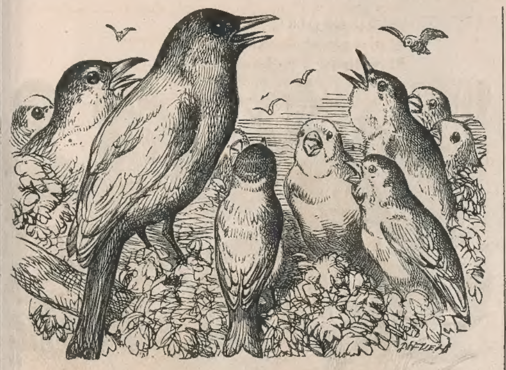


Enfin le fiancé et sa demoiselle d'honneur,
Simplement mise, et si timide
Que ses joues étaient aussi rouges
Que la poitrine de Jean Rouge-Gorge.



Tous les oiseaux furent invités à dîner,
Non seulement les amis de Jenny,
Mais tous les gentils chanteurs
Que Jean Rouge-Gorge connaissait.

Tous causaient avec grand tapage
Et buvaient au jeune couple,
Jean Rouge-Gorge à sa fiancée,
Et à sa demoiselle d'honneur.



Mais voici que survint le coucou
Pour enlever la belle Jenny.
Jean Rouge-Gorge fut exaspéré,
Et l'Hirondelle autant que lui.



L'Hirondelle prit son arc
Et ajusta le coucou :
Malheureusement elle visa mal,
Et la flèche perça Jean Rouge-Gorge.

Quant au Coucou, elle le manqua.
Alors ce fut un concert de pleurs,
Tous les oiseaux se lamentèrent,
Car Jean Rouge-Gorge était mort.

Il était mort frappé par un ami,
Quand le ciel bleu lui disait en souriant :
Ton nid est dans le feuillage vert,
Et ton cœur est pour toujours à Jenny.

Le Merle siffla tristement,
Le Hibou poussa des houhoulements,
L'Alouette chanta un psaume,
Auquel tous répondirent en chœur :



Hélas ! pauvre Jean Rouge-Gorge !

« Hélas ! Jean Rouge-Gorge est mort !
Adieu son cri perçant et tendre,
Sa poitrine rouge comme le sang
Et son amour pour la belle Jenny ! »

La belle Jenny reste veuve.
Mais elle ne peut pleurer toujours,
Et elle choisira un beau jour
Le serin ou le chardonneret !

Nous continuerons dans le numéro du 1er janvier l'Histoire lamentable de Jean Rouge-Gorge et nous ferons assister nos jeunes lecteurs à ses magnifiques funérailles.)

DEVINETTE



Elise, Elisa, Elisabeth et Betsy sont allées dénicher un nid ; il y avait cinq jolis œufs ; elles en ont pris chacune un, et cependant il en reste encore quatre. Comment cela peut-il se faire?

La solution au prochain numéro.

Une de nos primes sera donnée à ceux de nos jeunes



lecteurs qui aura deviné.

Prière de nous écrire et de nous indiquer la prime choisie.

LE PETIT BOSSU

HISTOIRE POUR LES BÉBÉS QUI NE PEUVENT PAS S'ENDORMIR



Il y avait un petit bossu qui suivait un chemin biscornu ; près d'une barrière vermoulue, il trouva un sou tordu qu'il ramassa d'un air confus ; puis à la maison il s'en fut, et depuis on ne l'a jamais revu, car sans doute il s'est perdu, sans qu'il l'ait voulu, à moins qu'on ne l'ait pendu avec un autre bossu ; qui l'eût cru?



LES DIX PETITS NÈGRES

HISTOIRE QU'ON N'EST PAS FORCÉ DE CROIRE



Dix petits nègres étaient sortis pour dîner;
L'un s'étrangla, et il n'en resta plus que neuf.



Les neuf petits nègres s'éveillèrent très tard ;
L'un ne se réveilla pas du tout, et il n'en resta plus que huit.



Les huit petits nègres s'en allèrent en Normandie;
L'un voulut y rester, et il n'y en eut plus que sept.



Les sept petits nègres s'étaient mis à fendre du bois;
L'un se fendit lui-même en deux, et il n'en resta plus que six.



Les six petits nègres s'amusèrent avec une ruche;
Un frelon en tua un de ses piqûres, et il n'en resta plus que cinq.



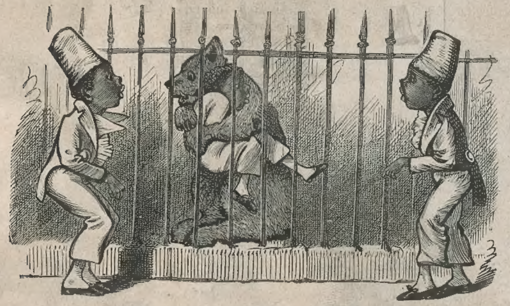
Les cinq petits nègres s'en allèrent au Palais de Justice;
On en garda un, et il n'en resta plus que quatre.



Les quatre petits nègres allèrent se promener en mer;
Un hareng rouge en avala un, et il n'en resta plus que trois.



Les deux petits nègres s'assirent au soleil;
L'un fondit complètement, et il n'en resta plus qu'un.



Les trois petits nègres allèrent au Jardin des Plantes ;
L'ours en dévora un, et il n'en resta plus que deux.



Le dernier petit nègre se trouva tout seul ;
Il se maria, et il ne reste plus de petits nègres du tout.

HISTOIRE A NE RIEN COMPRENDRE

Un singe perché sur sa branche
Causait avec un vieux corbeau
De cette vieille en coiffe blanche
Qui vend des pommes au boisseau ;

« Son fils, sur un bidet tout jaune,
S'en va trottant vers le moulin,
Dont le meunier boit du vieux beaune,
Depuis le soir jusqu'au matin.

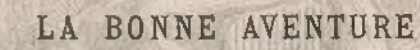
« Et le gros boucher, c'est son gendre :
Il s'est coupé toute une main ;
Il aura du boudin à vendre
Car Noël arrive demain.

« Son neveu, le jockey fantasque,
Grimpé sur un cheval osseux,
Nous montre son habit sans basque,
Et galope en vrai furieux.

« Le fils du mari de sa tante,
Qu'elle appelle son cher cousin,
C'est le sav'tier que représente
Cette image en bas dans le coin.

« Mais je vois venir un navire,
Disait maître singe au corbeau;
— Je n'y saurais, pardieu, rien dire,
N'ayant jamais été sur l'eau.

« Je n'estime pas ce liquide,
Parlez-moi d'un verre de vin;
Venez, je serai votre guide.
Allons nous rafraîchir un brin. »



LA BONNE AVENTURE



Donnez-moi votre main, mignonne,
La main droite, car c'est la bonne,
Et je vous dirai, mon cher cœur,
Quand vous aurez un épouseur



LES SOULIERS



Il fut un temps où le mot Noël était un cri de joie, de réjouissance populaire.

A l'avénement d'un roi, à la naissance d'un prince, alors que les largesses de la cour mettaient le peuple en liesse, la foule se répandait par les rues en criant : Noël ! Noël ! C'est-à-dire : réjouissons-nous, soyons heureux comme au jour de Noël, comme au jour de la naissance de Jésus-Christ, l'ami des pauvres, l'ami des faibles, le divin Rédempteur de l'humanité.

Depuis la mort du Christ, le jour de la Nativité a toujours été observé et célébré avec pompe par tous les croyants de l'Église catholique, mais c'est seulement à partir du Ve siècle, sur les recherches ordonnées par le pape Jules Ier, au sujet de la date exacte de la naissance de Jésus-Christ, que cette solennité fut fixée au 25 décembre.

C'est au moyen âge surtout que cette époque fut célébrée avec un éclat extraordinaire, dont nos cérémonies et nos fêtes actuelles ne donnent qu'une très faible idée. C'était vraiment un jour de réjouissance universelle, quelque chose comme la fête de l'humanité.

Aujourd'hui, hélas ! nous traversons une époque de doute, de scepticisme ou d'indifférence qui sont peu propices aux anniversaires religieux, même à ceux de joie et d'espérance. Celui de Noël, cependant, sera toujours observé, car c'est la fête du petit Jésus, c'est-à-dire la fête de l'enfance !

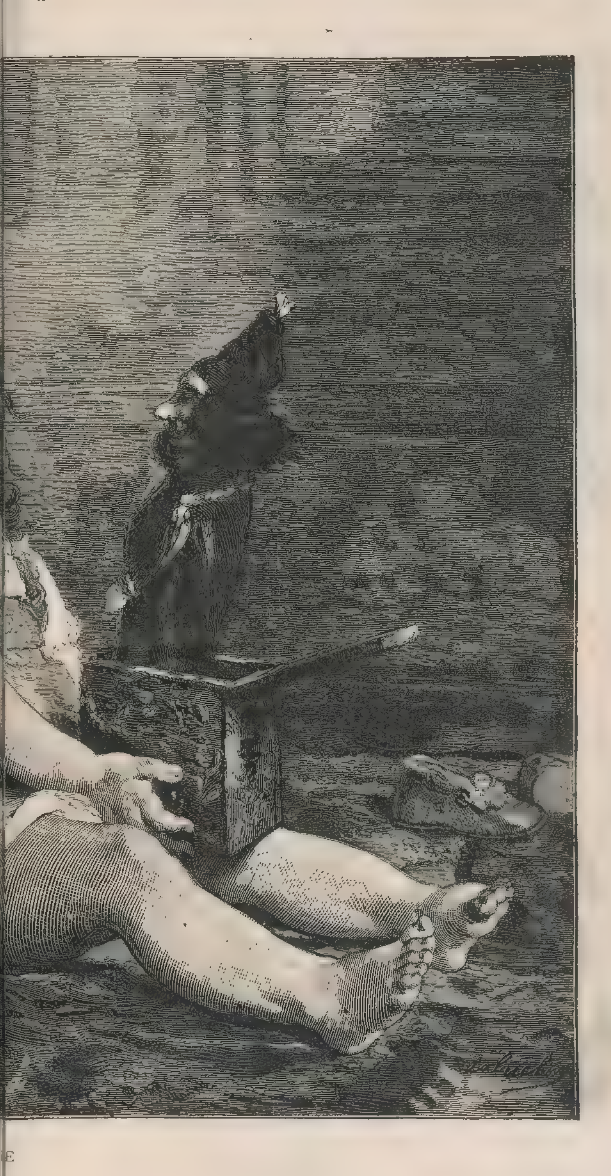
Quel est celui de nos chers bambins, même le plus distrait et le plus étourdi, qui laisserait passer la nuit du 25 décembre sans mettre ses souliers dans la cheminée ?

Nos lecteurs se sont sans doute souvent



LA FRAYEUR

NOËL



E

demandé quelle était l'origine de cette coutume qui s'est ainsi perpétuée d'âge en âge et qui a le don, en un jour de l'année, de faire palpiter d'anxiété joyeuse tant de petits cœurs.

Nous connaissons bien, à ce sujet, dix ou douze légendes différentes. La plus jolie est celle-ci :

Lorsque les Rois mages vinrent adorer l'Enfant Jésus, ils apportèrent, parmi leurs présents, des sandales d'or qu'ils déposèrent à terre.

Aussitôt les sandales devinrent lumineuses et emplirent de clarté la pauvre crèche de Bethléem.

L'année suivante, les enfants des Rois mages, le jour de la naissance du Christ, trouvèrent dans l'âtre des souliers d'or tout pareils et tout resplendissants. L'Enfant Jésus leur rendait la politesse de leurs pères.

Depuis dix-huit cent quatre-vingts ans les enfants mettent, le soir du jour de Noël, leurs chaussures dans la cheminée. C'est ce qui a inspiré à M. T. Labiche le joli tableau des *Souliers de Noël*, dont nous donnons aujourd'hui le fac-simile.

Entre ces deux pantoufles minuscules que vous voyez au coin du dessin, Bébé a trouvé une boîte à surprises dont la sœur aînée vient de presser le ressort. Un redoutable personnage, le diable lui-même, barbu comme Croquemitaine, en est élancé, et Bébé, terrifié et curieux, se cache derrière sa sœur qui rit aux éclats. On sent d'ailleurs que cette terreur enfantine ne sera pas de longue durée, et qu'avant peu la fillette s'apprivoisera assez avec le diable de la boîte pour le mettre en morceaux comme ses autres joujoux.

A. E.



POÊLE MOBILE ET ARCHANGE



Nous racontons plus haut la déconvenue qu'eut, par une nuit de Noël, l'archange Gabriel avec les méchants petits Korrigans de Bretagne.

Le même archange a eu encore une très vive surprise cette nuit, en faisant sa distribution de jouets.

Vers minuit, il était parti du ciel avec un plein chargement. Il avait sur son dos des joujoux de toute espèce, depuis les pantins les plus perfectionnés jusqu'aux poupées nageuses les plus amusantes.

A minuit sonnant, le voilà qui s'engouffre dans une première cheminée. Il arrive en bas : pas de cendre, pas de petits souliers. On n'avait pas fait de feu, et, dans la cheminée, passait le bout d'un tuyau noir qui correspondait à un joli poêle.

C'était le poêle mobile de l'ingénieur Choubersky, dont plus de trente mille ont été vendus, et qui a sa place aujourd'hui dans toutes les maisons où on aime les appareils pratiques et économiques.

Tout autour de ce poêle étaient rangés en cercle les petits souliers des enfants de la maison.

— Tiens, se dit l'archange !... C'est une nouvelle invention. Ça m'a l'air très commode !

Et, soulevant délicatement la trappe, il déposa ses joujoux dans chacun des petits souliers ; puis il repartit.

Dans toute sa tournée il a trouvé presque partout ainsi des poêles mobiles, si bien qu'il est remonté au ciel pour en porter la nouvelle.

Un des dessins de notre prochain numéro représentera le bon archange Gabriel au milieu de sa stupéfaction.



POURQUOI LES KORRIGANS
ONT DES OREILLES D'ANE



L'Opéra vient de représenter un très beau ballet de MM. Victorien Sardou et Wida, intitulé : *la Korrigane*. Pendant les entr'actes d'un spectacle comme celui-là, comment, lorsque le hasard vous fait rencontrer un vieux Breton bretonnant, ne pas causer avec lui de korrigans, poulpicans et autres diableries de la vieille Armorique?

Ce soir-là, justement, le Breton bretonnant dont il s'agit nous a raconté une très ancienne légende de korrigans. Comme c'est un *conte de Noël*, nous n'avons garde de laisser échapper cette occasion de la mettre sous les yeux de nos jeunes lecteurs.

Un mot d'abord, pour rappeler ce que c'est que les korrigans...

Les nuits de lune, en Bretagne, dans les grandes landes où les dolmens et les menhirs dressent leurs masses sombres au milieu des genêts et des bruyères, on voit, lorsque minuit sonne, émerger de dessous les pierres de grosses têtes velues, surmontant un petit corps difforme, et surmontées elles-mêmes de longues oreilles d'âne ; avec cela, de gros yeux qui brillent comme des escarboucles, et un nez vert qui remue comme une trompe.

Ce sont les korrigans. Autrefois, ils vivaient dans l'intérieur de la terre, très heureux et en très bon accord avec le bon Dieu. Malheureusement, ils étaient remuants en diable, et rien ne les amusait comme d'organiser des tremblements de terre, des éruptions volcaniques et autres mauvaises plaisanteries qui faisaient le plus grand mal aux hommes. Si bien qu'une fois le bon Dieu se fâcha tout rouge et les exila en Bretagne, où ils restèrent jusqu'en l'an 3000.

Depuis, leur situation s'est encore compliquée. Et ici, j'arrive à l'histoire de mon Breton.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les korrigans, déjà suffisamment laids de leur nature, n'avaient pas encore d'oreilles d'âne.

Or, par une belle nuit de Noël qu'ils dansaient leur ronde au clair de lune, en chantant à tue-tête leur célèbre refrain :

Lundi, mardi, mercredi,
Jeudi, vendredi samedi !

Voici que l'ange Gabriel vint à passer. — Il était exceptionnellement chargé ce soir-là, l'ange Gabriel. Les enfants bretons avaient été si sages pendant toute l'année qui venait de s'écouler, qu'il n'avait pu faire autrement que de leur apporter une énorme quantité de joujoux de la part du petit Jésus.

— Holà ! les korrigans, cria-t-il de sa voix de cristal. Venez ici, et aidez-moi à faire la distribution !

Tous les korrigans, enchantés de cette distraction inattendue, arrivèrent en faisant des culbutes et en jouant à saute-mouton.

L'archange leur distribua les pantins, les polichinelles, les poupées, les ménages, et les nains s'éparpillèrent dans toutes les directions pour les porter à domicile, tandis que le bon archange, tout soulagé, se couchait dans ses grandes ailes blanches et se mettait en devoir de faire un bon petit somme.

Pour sûr, il aurait mieux fait de ne pas dormir !...

Aux environs de cinq heures du matin, il se réveilla et se frotta les yeux.

Les anges, malgré toits et murs, voient partout et en même temps tout ce qui se passe. Quelle ne fut pas la consternation du bon Gabriel en constatant que, dans toutes les chaumières bretonnes, les enfants sages pleuraient à chaudes larmes parce qu'ils n'avaient trouvé dans leurs souliers que des joujoux cassés !

C'était encore une farce de ces brise-tout de korrigans, qui s'étaient amusés à tout disloquer en route.

L'archange Gabriel fut si furieux, qu'il donna un grand coup de pied par terre. Immédiatement jaillit une source d'une pureté extraordinaire qui coule encore aujourd'hui.

Puis il s'écria avec colère :

— J'ordonne que tous les korrigans aient des oreilles d'âne !

A la même seconde, tous les méchants nains partirent en jetant un cri, leurs mains à leur tête : de chaque côté venait de surgir une longue oreille poilue et toute remuante.

Pendant ce temps, l'ange Gabriel ouvrait ses ailes, et, un peu penaud, remontait au Paradis pour fournir ses explications au bon Dieu.

Et voilà comment les korrigans ont des oreilles d'âne.

G. P. V.



QUESTION

Quel est le général célèbre qui, placé sous le récipient d'une machine pneumatique, peut devenir un simple objet de toilette?

La réponse au prochain numéro.



LA MÈRE MICHEL ET SON CHIEN

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

La vieille mère Michel
S'en alla au buffet
Pour donner un os à son pauvre chien!
Mais le buffet était vide.



Elle alla chez le boulanger
Pour lui acheter du pain;
Mais, quand elle revint,
Le pauvre chien était mort.



Elle alla chez le charpentier,
Pour lui acheter un cercueil;
Mais, quand elle revint,
Le pauvre chien riait aux éclats.

Elle prit un plat propre
Pour aller lui chercher de la pâtée;
Mais, quand elle revint,
Il fumait sa pipe.



Elle alla au café voisin
Pour lui acheter de la bière;
Mais, quand elle revint,
Le chien était assis dans une chaise.



Elle alla chez le marchand de vin,
Acheter du vin rouge et du vin blanc;
Mais, quand elle revint,
Le chien se tenait debout sur la tête.



Elle alla chez le chapelier
Pour lui acheter un chapeau;
Mais, quand elle revint,
Il faisait manger le chat.



Elle alla chez le coiffeur,
Pour acheter une perruque;
Mais, quand elle revint,
Il dansait une gigue.



Elle alla chez le fruitier
Pour lui acheter des fruits;
Mais, quand elle revint,
Il jouait de la flûte.



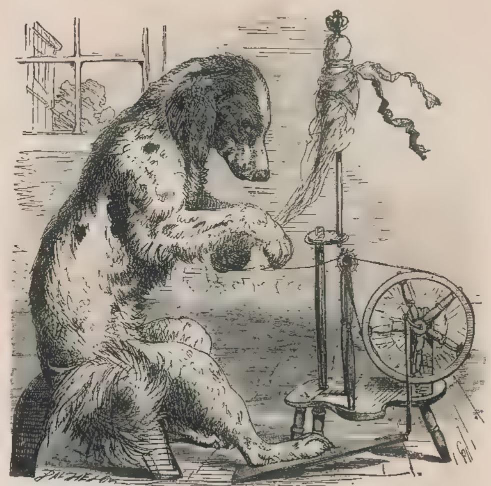
Elle alla chez le tailleur
Pour lui acheter un habit;
Mais, quand elle revint,
Il était à cheval sur une chèvre.



Elle alla chez le cordonnier
Pour lui acheter des souliers;
Mais, quand elle revint,
Il lisait son journal.



Et ce journal, c'était le *Journal des Mères*.
Sans doute il s'amusait beaucoup,
Car il ne daigna pas regarder la bonne femme
Qui repartit aussitôt.



Elle alla chez la lingère
Pour y acheter du linge;
Mais, quand elle revint,
Le chien filait.

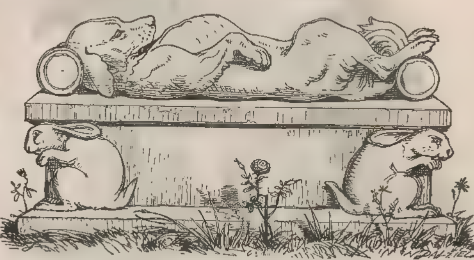


Elle alla chez le chemisier
Pour lui acheter du linge;
Mais, quand elle revint,
Le chien s'était habillé.



Le chien rencontra la mère Michel
Qui lui fit la révérence.

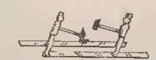
Elle lui dit : « Votre servante ! »
Le chien répondit : « Ouah ! ouah ! »



Sa maîtresse le nourrit somptueusement
Tant qu'il vécut,
Et lui éleva un beau tombeau
Quand il fut mort.

La morale de cette histoire, la voici :
C'est que lorsqu'on a un bon chien
Il faut avoir bien soin de lui,
Et le rendre aussi heureux que possible.
En tout, partout et toujours,
Le bonheur c'est la joie des êtres que l'on aime.





LE FRUIT DÉFENDU

OU MAITRE JACQUES QUI N'OSE PLUS DSECENDRE



Si je suis monté sur ce mur
Pour manger du fruit défendu,
C'est que j' croyais qu'il était mûr.
Ah! je voudrais bien être descendu!

LE BOUQUET



Les roses sont d'un beau rouge, les violettes d'un beau bleu,
Et les œillets sont doux comme sont vos doux yeux.

LES BABOUCHES DE BABA-RAYOU



Baba-Rayou était un pauvre porteur d'eau dont les babouches étaient légendaires à Tunis.

Il les portait depuis plus de trente ans, les raccommodant sans cesse, mettant semelle sur semelle, pièce sur pièce; il en avait fait un monument; chaque sandale pesait plus de deux livres, et les gamins de la ville, lorsqu'ils voulaient se distraire et bien rire, se mettaient sur le passage de Baba-Rayou et contemplaient ses babouches, qui étaient aussi grosses que des pieds d'éléphant.

Il avait songé bien souvent à les remplacer, mais Baba-Rayou gagnait peu; il était bon père de famille, et lorsqu'il rentrait à son logis et qu'il voyait ses pauvres petits enfants tout déguenillés, jouant avec la misère, son désir d'avoir des babouches neuves s'évanouissait et il leur achetait du pain.

Un jour qu'il avait été chargé de remplir d'eau les réservoirs du sérail, le Pacha lui fit remettre une bourse de mille dinars.

Jamais Baba-Rayou n'avait rêvé pareille fortune; il faillit en mourir fou de joie, et avant de rentrer porter l'abondance dans sa demeure, il alla chez le grand pantouflier de la cour et s'acheta une belle et solide paire de babouches. Puis prenant les anciennes, il les lança par-dessus un mur en s'écriant :

« Adieu la misère ! »

Il racontait son heureuse aventure à la mère de ses enfants, lorsque les chaouchs du cadi, armés de gourdins et la ceinture chargée de pistolets et de yatagans, se présentèrent devant lui d'un air farouche.

Baba-Rayou, dont la conscience n'avait rien à se reprocher, les reçut sans crainte et fort poliment. Mais les hommes de la police le rudoyèrent et, malgré les pleurs de sa femme et les cris de ses enfants, ils l'emmenèrent, comme un malfaiteur, devant le cadi.

« Misérable, lui dit le magistrat, tu t'introduis chez les honnêtes gens.... pour y voler sans doute ?

— Seigneur, répondit Baba-Rayou, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Perle de l'intelligence, dit un riche Maure qui était dans le prétoire, cet homme est certainement un voleur de la pire espèce, et quoique rien n'ait disparu de ma demeure, il a peut-être commis le plus odieux des larcins. J'ai trouvé ses babouches dans mon gynécée, sur le lit de ma chaste épouse Oueïda. Or, des babouches ne montent pas seules sur un lit de brocart.

— C'est vrai, dit sentencieusement le cadi. Avoue ton crime, Baba-Rayou. »

Baba-Rayou, rassuré sur la cause de son arrestation, se mit à sourire et raconta la bonne fortune qui lui avait permis de se séparer de ses vieilles sandales.

« Je les ai jetées par-dessus un mur, dit-il, et elles seront tombées dans la chambre du plaignant.

— Successeur du Prophète, dit celui-ci, je ne demande que l'application de la loi : que dit la parole de Dieu? »

Le cadi se recueillit un instant :

« Le Coran est explicite sur ce point : « Celui qui s'introduira chez autrui et qui laissera trace de son passage recevra cinquante coups de bâton et payera cinquante dinars d'amende.

— Mais, cadi, s'écria Baba-Rayou, je ne suis pas entré chez ce croyant, et les babouches seules ont commis le délit. Je vous les livre.

— Tu joins l'ironie à l'irrévérence, s'écria le cadi. Chaouch, qu'on exécute ma sentence. »

Baba-Rayou fut couché sur le dos, on éleva ses deux pieds, qui furent maintenus en l'air à l'aide d'une falaka, bâton muni d'une corde qui fixe le patient, et le chaouch, d'un bras vigoureux, administra cinquante coups de baguette d'osier flexible sous la plante des pieds du porteur d'eau.

On lui rendit ensuite la liberté, après lui avoir fait payer l'amende.

« Tiens, reprends tes babouches, dit le cadi, et ne trouble plus la paix des gens à l'avenir. »

Tout meurtri, Baba-Rayou rentra dans son logis, maudissant son sort et ses chaussures. En passant dans une rue, il jeta ses babouches par le soupirail d'une cave.

« L'on ne m'accusera pas d'être entré dans un harem, » dit-il.

C'était la cave d'un parfumeur, et les maudites savates brisèrent en tombant une bonde d'eau de rose qui valait plus de cinquante dinars.

Le parfumeur ne tarda pas à découvrir le dégât et à reconnaître les babouches du porteur d'eau.

Il porta plainte, et Baba-Rayou, de nouveau saisi par les chaouchs, fut amené dans le prétoire du cadi, qui le condamna à recevoir de nouveau cinquante coups de bâton, à payer le dégât et cinquante dinars d'amende.

« Tiens, reprends tes babouches, dit le cadi, et ne trouble plus la paix des gens à l'avenir. »

Baba-Rayou, désespéré, se dirigea en courant vers le rivage et jeta ses sandales dans la mer.

« Maudites pantoufles! s'écria-t-il, que j'en sois à jamais débarrassé ! »

Les babouches de Baba-Rayou étaient lourdes, comme nous l'avons dit; elles furent ramassées par le filet d'un pêcheur, dont elles brisèrent les mailles, de façon que tout le poisson pris s'échappa avant que le filet fût tiré sur le rivage.

Le pêcheur reconnut les babouches de Baba-Rayou et porta plainte contre lui en dommages-intérêts.

Le cadi, en magistrat intègre, appliqua la loi, et Baba-Rayou paya amende et dommages, et reçut les cinquante coups de bâton.

Lorsqu'on lui rendit ses babouches, il alla les jeter dans l'égout de la ville, en se disant que cette fois le diable serait bien fin s'il leur faisait commettre un nouveau délit.

Pauvre Baba-Rayou ! il n'en était pas quitte avec le mauvais sort !

Les babouches étaient si lourdes et d'un si gros volume qu'elles formèrent obstacle, et que, les immondices s'accumulant autour d'elles, elles obstruèrent bientôt l'écoulement des eaux. La ville était empestée, et le pacha destitua le gouverneur.

L'on fit de grands travaux avant de découvrir l'origine de l'encombrement des égouts. Lorsque l'on trouva les babouches de Baba-Rayou, cause de tous ces dégâts, on le rendit responsable de cette nouvelle aventure.

Il fut bâtonné impitoyablement, et le restant des mille dinars suffit à peine à payer les amendes.

Lorsque le cadi lui rendit ses babouches en lui disant :

« Tiens, reprends tes babouches et ne trouble plus la paix publique à l'avenir! » Baba-Rayou s'écria :

« Successeur du Prophète! bras de justice! non seulement je me refuse à reprendre ces maudites babouches, mais encore je vous prie de dresser un acte public de divorce entre elles et moi. Je ne veux plus être responsable des délits qu'elles peuvent commettre ! »

Le cadi trouva la demande juste.

L'acte fut dressé, et les babouches de Baba-Rayou furent accrochées dans la prison de Tunis, où on peut les voir encore aujourd'hui.

Lorsque le Pacha apprit combien sa générosité avait été funeste à Baba-Rayou, il voulut l'indemniser : il lui fit remettre deux bourses de mille dinars et le nomma grand-chasse-mouche des ambassadeurs.

Une vraie sinécure qu'il occupa jusqu'à sa mort.

Florian-Pharaon.



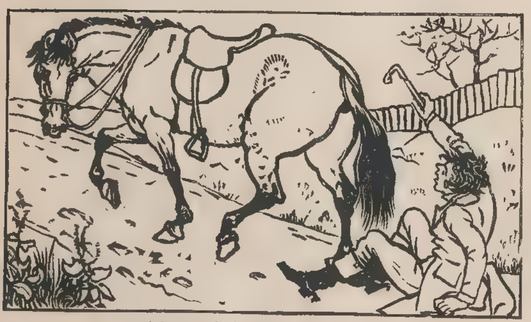
A LA CAMPAGNE



Nous revenons du marché
Avec un joli cochon;
Nous y fumes été à pied
Et rev'nons à califourchon.



« *Quel affreux temps, disait Marie,*
Pour s'en aller à l'école !
— Et la vache, répond Nicole,
Qui n'a pas de parapluie ! »



A la montée épargne-moi,
A la descente soutiens-moi,
Sur terrain plat marche bon pas,
A l'écurie ne m'oublie pas.

7812 — Paris, imprimerie [illegible], rue Saint-Honoré, 338.

TAFFEY

HISTOIRE DE VOLEUR RACONTÉE PAR UN BOUCHER



Ce Taffey était un bien grand voleur. Il est venu un soir chez moi et m'a volé une jambe de bœuf.

Mais je le vis par la fenêtre, et je me rendis chez lui à mon tour; il n'y était pas, et figurez-vous, Monsieur, que, pendant que j'étais chez lui, il avait fait une nouvelle visite à mon magasin et m'avait volé mon os à moelle.

Je revins donc chez Taffey, et cette fois je le trouvai couché. Je saisis l'os à moelle qu'il m'avait dérobé et lui cassai la tête avec.

Ah! on a bien raison de dire que bien mal acquis ne profite jamais.

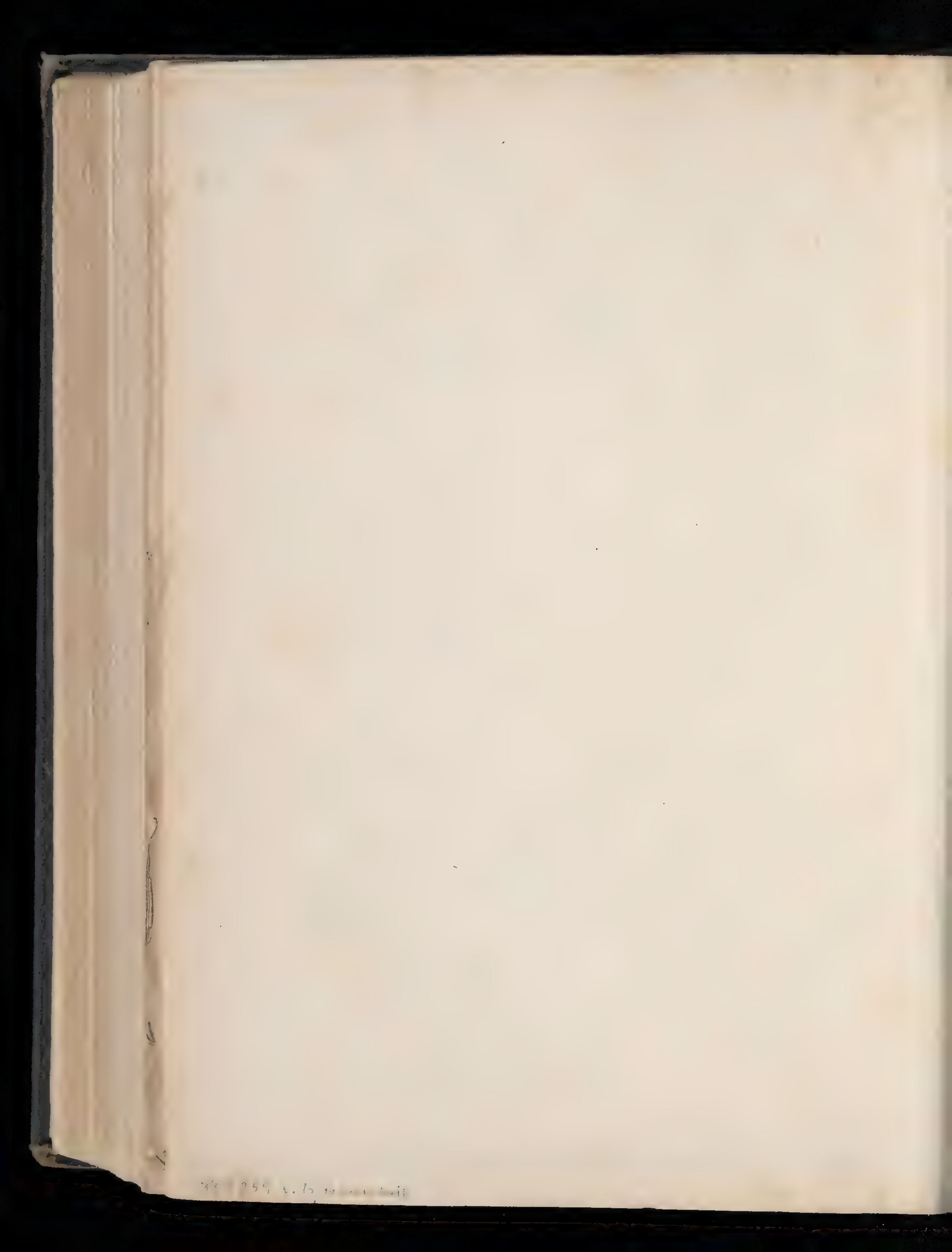
EN MÉNAGE

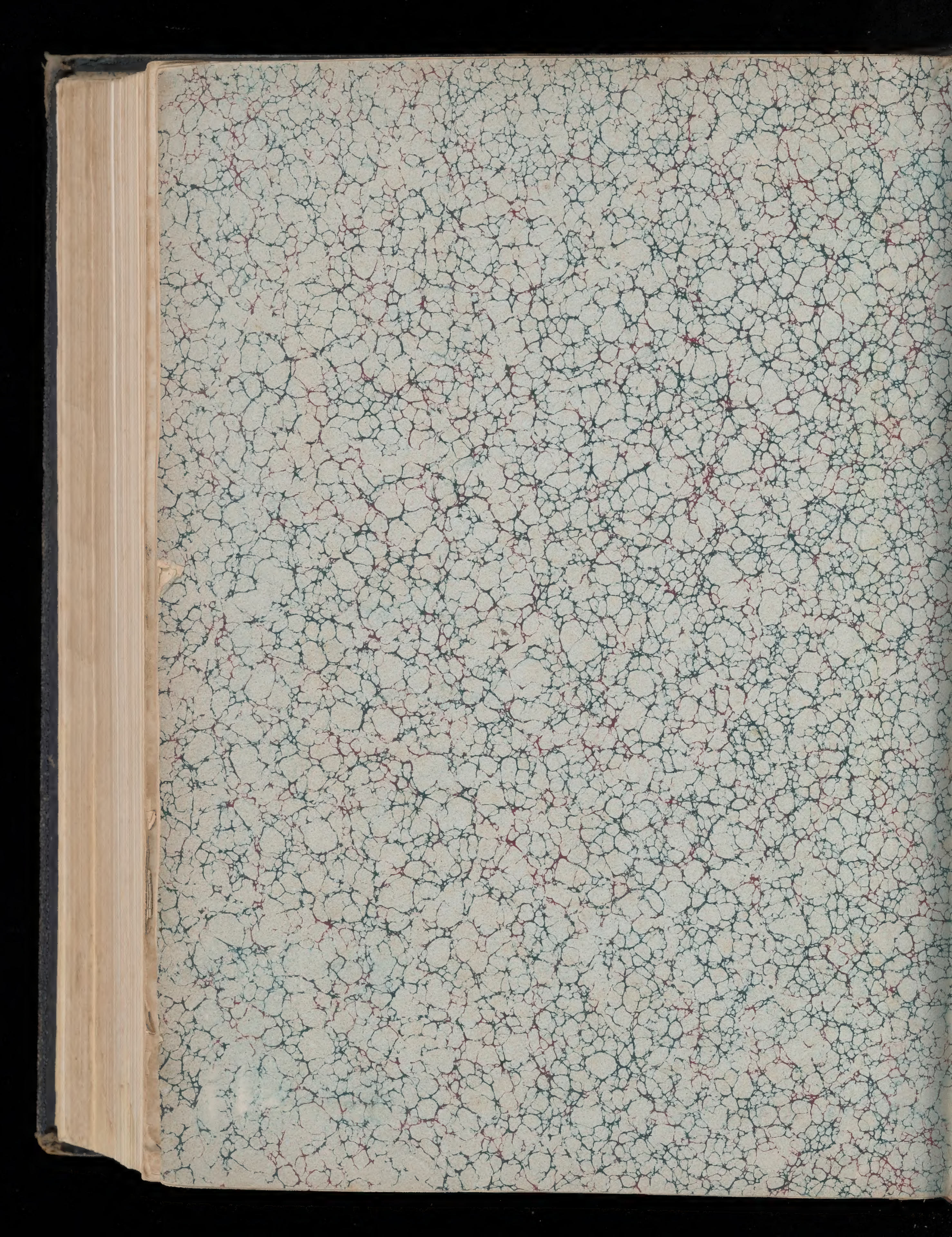


Ses aiguilles et ses épingles sont bien pointues; ses ciseaux bien affilés. Eh bien! c'est encore sa langue que je crains le plus.

Ah! quand on est marié, c'est fini de rire.

Le Gérant : J. MULLER






COLLECTION
QUARRÉ-REYBOURBON
LILLE
GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00641 2163

